# LE PERE
# DE FAMILLE,
## COMÉDIE
## EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

PAR DIDEROT.

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre François, en 1761.*

---

*A PARIS,*

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.o 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XI. (1802).

# PERSONNAGES.

Monsieur D'ORBESSON, Père de Famille.
Monsieur LE COMMANDEUR D'AUVILÉ, Beau-Frère du Père de Famille.
CECILE, Fille du Père de Famille.
SAINT-ALBIN, Fils du Père de Famille.
SOPHIE, une jeune inconnue.
GERMEUIL, Fils de feu Monsieur de * * *; un Ami du Père de Famille.
Monsieur LE BON, Intendant de la Maison.
Mademoiselle CLAIRET, Femme-de-Chambre de Cécile.
LABRIE, PHILIPPE, } Domestiques du Père de Famille.
DESCHAMPS, Domestique de Germeuil.
Autres DOMESTIQUES de la Maison.
Madame HEBERT, hôtesse de Sophie
UN EXEMPT.

*La Scène est à Paris dans la Maison du Père de Famille.*

# LE PERE DE FAMILLE,

## COMÉDFE.



## ACTE PREMIER

*Le Théâtre représente une Salle de Compagnie. La nuit est fort avancée. Il est entre cinq et six heures du matin.*

### SCENE PREMIERE.

M. D'ORBESSON, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

*M. d'Orbesson se premène à pas lents, la tête baissée, et l'air tout-à-fait pensif. Le commandeur et sa nièce font une partie de trictrac. Derriére le commandeur, près du feu, Germeuil est assis dans un fauteuil, un livre à la main. Il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cecile. Le commandeur se doute de ce qui se passe derrière lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvemens.*

CECILE.

MON Oncle, qu'avez-vous ? vous me paroissez inquiet ?

LE COMMANDEUR, *en s'agitant dans son fauteuil.*

Ce n'est rien, ma niéce, ce n'est rien.

*Les bougies sont sur le point de finir et le commandeur dit à Germeuil.* Monsieur, voudriez-vous bien sonner.

*Germeuil va sonner. Le commandeur saisit ce moment pour déplacer son fauteuil et le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit, et le commandeur dit au laquais qui entre :* Des bougies.

LE COMMANDEUR, *nommant ses dez.*

Six, cinq.

GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une et je passe l'autre.

CECILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école...

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CECILE.

Six point d'école...

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, et ceux qui regardent derrière moi m'inquiètent.

CECILE.

Six et quatre que j'avois font dix.

LE COMMANDEUR, *toujours à Germeuil.*

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, et vous me ferez plaisir.

D'ORBESSON,

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés ?... Hélas, ni l'un ni l'autre !

*La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut, et lorsqu'il est sur le point de sortir M. d'Orbesson l'appelle.*

La Brie.

LA BRIE.

Monsieur.

D'ORBESSON.

Où est mon fils ?

LA BRIE.

Il est sorti.

D'ORBESSON.

A quelle heure ?

LABRIE.

Monsieur, je n'en sais rien.

D'ORBESSON, *après une pause.*

Et vous ne savez pas où il est allé ?

LABRIE.

Non, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien su. Double deux.

CECILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR, *ironiquement et brusquement.*

Ma niéce, songez au vôtre.

D'ORBESSON, *à la Brie toujours en se promenant.*

Il vous a défendu de le suivre ?

LABRIE, *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur ?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

D'ORBESSON, *toujours en se promenant et rêvant.*

Y a-t-il long-tems que cela dure ?

LA BRIE, *feignant encore de ne pas entendre.*

Monsieur ?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

D'ORBESSON.

Que cette nuit me paroît longue !

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, et j'ai perdu. Le voilà.

( *A Germeuil* ).

Riez, Monsieur. Ne vous contraignez pas.

*La Brie est sorti ; la partie de trictrac finit ; le commandeur Cecile et Germeuil s'approchent de M. d'Orbesson.*

D'ORBESSON.

Dans quelle inquiétude il me tient ! Où est-il ? Qu'est-il devenu ?

LE COMMANDEUR.

Et qui sait cela ?... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

D'ORBESSON.

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, et beaucoup celle de ma soeur : c'étoit, Dieu lui pardonne, une femme unique pour gâter ses enfans.

CECILE, *peinée*. Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux, prenez y garde, vous les perdez.

CECILE.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes fous à présent qu'ils sont jeunes; vous en serez martyres quand ils seront grands.

CECILE.

Monsieur d'Auvilé.

LE COMMANDEUR.

Bon, est-ce qu'on m'écoute ici ?

D'ORBESSON.

Il ne vient point!

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le tems de la peine est arrivé. Si vous navez pu la prévenir, voyons du moins si vous saurez la supporter. Entre nous, j'en doute.... *La pendule sonne six heures.*

Mais, voilà six heures qui sonnent... Je me sens las... J'ai des douleurs dans les jambes comme si ma goutte vouloit me reprendre. Je ne vous suis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre, et me jeter dans un fauteuil. Adieu, mon frère... Entendez-vous ?

D'ORBESSON.

Adieu, Monsieur.

LE COMMANDEUR, *en s'en allant.*
La Brie.

LA BRIE, *du dedans.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi, et quand mon neveu sera rentré, vous viendrez m'avertir.

---

## SCENE II.

M D'ORBESSON, CECILE, GERMEUIL.

D'ORBESSON.

Ma fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CECILE.

Mon père, j'ai fait ce que j'ai dû.

D'ORBESSON.

Je vous sais gré de cette attention ; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CECILE.

Mon père, il est tard. Si vous permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne...

D'ORBESSON.

Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CECILE.

Mon frère n'est plus un enfant.

D'ORBESSON.

Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit ?

CECILE.

Mon père...

D'ORBESSON.

Je l'attendrai. Il me verra. Allez, ma fille, allez. Je sais que vous m'aimez.

Germeuil, demeurez.

---

## SCENE III.

### D'ORBESSON, GERMEUIL.

D'ORBESSON, *comme s'il étoit seul, regardant aller Cécile.*

SON caractère a tout-à-fait changé. Elle n'a plus sa gaieté, sa vivacité, ses charmes s'effacent... Elle souffre. Hélas, depuis que j'ai perdu ma femme et que mon frère s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné ?... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans. Ses vues ambitieuses, et l'autaurité qu'il a prise dans ma maison, me deviennent de jour en jour plus importunes... Nous vivions dans la paix et dans l'union. L'humeur inquiete et tyrannique de cet homme nous a tous séparés... Mais le jour est prèt à paroître, et mon fils ne vient point !... Germeuil, d'amertume il rempli mon ame. Je ne puis plus supporter mon état.

GERMEUIL.

Vous, monsieur ?

D'ORBESSON.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel père l'a jamais été ?

D'ORBESSON.

Aucun.... Mon ami, les larmes d'un père coulent souvent en secret. (*Il soupire, il pleure*). Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut-il que je fasse ?

D'ORBESSON.

Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

D'ORBESSON.

Je n'ordonnerai point, je prierai. Germeuil... Si je n'ai rien

épargné pour te sauver de l'infortune, et remplacer un père à ton égard : si je tai chéri ; si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits, et réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, monsieur, ordonnez.

D'ORBESSON.

Ne sais-tu rien de mon fils ?.... Tu es son ami, mais tu dois être aussi le mien...Parle....Rends-moi le repos, ou achève de me l'ôter.... Ne sais-tu rien de mon fils ?

GERMEUIL.

Non, monsieur, ordonnez.

D'ORBESSON.

Tu es un homme vrai ; je te crois ; mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude... Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe au seul homme qu'il aime ? Germeuil, je trembe que cet enfant...

GERMEUIL.

Vous ête père ; un pére ests toujours prompt à s'alarmer.

D'ORBESSON.

Tu vas juger si ma crainte est précipitée. Dis moi, depuis un tems n'as-tu pas remarqué combien il est changé ?

GERMEUIL.

Oui; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux ; ses gens, son équipage, moins recherché dans sa parure : Il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez : Il a pris en dégoût les dissipations de son âge : Il fuit ses complaisans, ses frivoles amis : il aime à passer les journées retiré da ns son cabinet : il lit, il écrit ; il pense : tant mieux. Il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

D'ORBESSON.

Je me disois cela, comme toi ; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre... Ecoute... Cette réforme dont, à ton avis, il faut que je me félicite, et ces absences de nuit qui m'effrayent......

GERMEUIL.

Ces absences et cette réforme ?

D'ORRBESSON.

Ont commencé en même temps. (*Germeuil paroît surpris*). Oui, mon ami, en même-temps.

GERMEUIL.

Cela est singulier !

D'ORBESSON.

Cela est. Hélas ! le désordre ne m'est connu que depuis peu, mais il a duré. .... Arranger et suivre à la fois deux plans opposés, l'un de la régularité, l'autre de déréglement qu'il remplit la nuit ; voila ce qui m'accable.... Que malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets ; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison ; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toutes sorte de temps, à

toutes heures, c'est peut-être plus qu'aucun père ne puisse souffrir, et qu'aucun enfant de son âge n'eût osé.... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans le discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions. .... Ah ! mon ami... S'il n'étoit que vicieux, je n'en désespérerois pas. Mais s'il joue, les mœurs et la vertu....

GERMEUIL.

En effet, je n'attends pas cette conduite ; mais je connois votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractère.

D'ORBESSON.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans ; et maintenant avec qui pense-tu qu'il vive ?... Tous les gens de bien dorment quand il veille.... Ah ! Germeuil..... mais il me semble que j'entends quelqu'un... C'est lui peut-être...Eloigne-toi. ( *Germeuil sort* ).

*Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher. Il écoute, et dit tristement.*

Je n'entends plus rien. Asseyons-nous. Je ne saurois.... Quels pressentimens s'élèvent au fond de mon ame, s'y succèdent et l'agitent !. . . . O cœur trop sensible d'un père ! ne peux-tu te calmer un moment ?... A l'heure qu'il est, peut-être, il perd sa santé.... sa fortune... ses mœurs... Que sais-je ! sa vie... son honneur... le mien. . . . . ( *Il se lève brusquement, et dit* ) : Quelles idées me poursuivent ?

## SCENE IV.

### M. D'ORBESSON, UN INCONNU.

*Entre un inconnu vêtu comme un homme du peuple les bras cachés sous sa redingotte et le chapeau rabattu, il s'avance à pas lents ; il paroît plongé dans la peine et la rêverie.*

D'ORBESSON, *l'attend, l'arrête par le bras et lui dit:*

Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? ( *L'inconnu point de réponse*).

Qui êtes vous ? Où allez-vous ? ( *L'inconnu point de réponse*).

D'ORBESSON *relève lentement le chapeau de L'inconnu, reconnoît son fils et s'écrie :*

Ciel ! . . . C'est lui. . . C'est lui. . . mes funestes pressentimens, les voilà donc accomplis. . . . Ah ! . . .

Je veux lui parler. . . Je tremble de l'entendre. . . . Que vais-je savoir. J'ai trop vécu. J'ai trop vécu

SAINT-ALBIN, *s'éloignant, et soupirant de douleur.*

Ah!

D'ORBESSON *le suivant.*

Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Aurois-je eu le malheur. . .

SAINT-ALBIN, *s'éloignant encore.*

Je suis désespéré.

D'ORBESSON.

Grand Dieu ! Que faut-il que j'apprenne ?

SAINT-ALBIN *revenant et s'adressant à son père.*

Elle pleure. Elle soupire. Elle songe à s'éloigner; et si elle s'éloigne je suis perdu. D'ORBESSON.

Qui ? elle ? SAINT-ALBIN.

Sophie. . . Non, Sophie, non. . . Je périrai plutôt. . .

D'ORBESSON.

Qui est cette Sophie ?

SAINT-ALBIN.

Elle est pauvre, elle est ignorée, elle habite un réduit obscur. J'y voudrois vivre et mourir, dussai-je être méconnu, méprisé du reste de la terre. Je croyois avoir aimé. Je me trompois... C'est à présent que j'aime. . . Oui. J'aime pour la première fois. D'ORBESSON.

Vous vous jouez de mon indulgence et de ma peine. Malheureux, laissez-là vos extravagances. Regardez-vous, et répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement ? Que m'annonce-t-il ? SAINT-ALBIN.

Ah ! mon père c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie. D'ORBESSON.

Comment ? Parlez. SAINT-ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de son état, il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal.

D'ORBESSON.

Qu'entends-je ? quel égarement !

SAINT-ALBIN.

Mon père vous me voyez à vos pieds ; votre fils n'est pas indigne de vous, mais il va périr, il va perdre celle qu'il chérit audelà de la vie ; vous seul pouvez la lui conserver. Ecoutez-moi. A côté de ce réduit. . . il y en avoit un autre.

D'ORBESSON.

Achevez. SAINT-ALBIN.

Je le loue, j'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent, je m'y loge et je deviens son voisin sous le nom de Sergi, et sous cet habit. . .

D'ORBESSON.

Ah ! je respire ! . . Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un insensé. Revenez à vous, et songez à mériter, par une entière confiance, le pardon de votre conduite. SAINT-ALBIN.

Mon père, vous saurez tout. Hélas ! je n'ai que ce moyen pour vous fléchir. . . La première fois que je la vis, ce fut à l'Eglise. Elle étoit à genoux aux pieds des Autels, auprès d'une femme âgée, que je pris d'abord pour sa mère. Elle attachoit tous les regards. . . quelle modestie ! quels charmes ! Non je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi. Depuis cet instant, je ne pensai, je ne rêvai qu'à elle. J'en perdis la gaiété, la santé, le repos. J'allois par-tout où j'espérois de la revoir. Je languissois, je périssois, vous le savez, lorsque je

découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit se nommoit Madame Hébert, et que réleguées toutes deux à un quatrième étage, elles y vivoient d'une vie misérable. . . Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le Ciel m'eût inspiré de m'établir à côté d'elle! . . . Ah! mon père, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête, où s'en éloigne. . . . Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez.... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois. . . Dès les premiers instans, les desirs honteux sortirent de mon ame, je devins timide; de jour en jour, je le devins davantage, et bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

D'ORBESSON.

Et que font ces femmes? quelles sont leurs ressources?

SAINT-ALBIN.

Ah! si vous connoissiez la vie de ces infortunées! imaginez que leur travail commence avant le jour, et que souvent elles y passent les nuits. La bonne file au rouet. Une toile dure et grossière est entre les doigts tendres et délicats de Sophie, et les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumière d'une lampe. Elle vit sous un toît, entre quatre murs tous dépouillés. O Ciel! quand tu la formas, étoit-ce là le sort que tu lui destinois?

D'ORBESSON.

Et comment eûtes-vous accès? Soyez vrai.

SAINT-ALBIN.

Il est inoui tout ce qui s'opposoit, tout ce que je fis. Etabli auprés d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais quand je les rencontrois en descendant, en montant, je les saluois avec respect. Le soir quand je rentrois (car le jour on me croyoit à mon travail) j'allois doucement frapper à leur porte, et je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins. Peu à peu elles se firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à sortir la nuit, j'allois et je venois pour elles.

D'ORBESSON.

Que de mouvemens et de soins! et à quelles fins? Ah! si les gens de bien.... Continuez.

SAINT-ALBIN.

Un jour j'entends frapper à ma porte; c'étoit la bonne: j'ouvre; elle entre sans parler, s'assied, et se met à pleurer; je lui demande ce qu'elle a: Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misère, j'y suis faite, mais cet enfant me désole... Qu'a-t elle? que vous est-il arrivé?... Hélas! répond la bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage et nous sommes sur le point de manquer de tout; Ciel! m'écriai-je, tenez, allez, courez! après cela... Je me renfermai, et l'on ne me vit plus.

D'ORBESSON.

J'entends. Voilà le fruit des sentimens qu'on leur inspire Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

SAINT-ALBIN.

On s'apperçut de ma retraite, et je m'y attendois. La bonne madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je proposai d'associer notre indigence, et de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai, et l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie ! Hélas ! elle a bien peu duré ; et qui sait combien ma peine durera ! Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule. Elle avoit les coudes appuyés sur sa table, et la tête penchée sur sa main. Son ouvrage étoit tombé à ses pieds. J'entrai sans qu'elle m'entendit. Elle soupiroit. Des larmes s'échappoient de ses yeux. Je me jettai à ses genoux ! Sophie, lui dis-je, vous pleurez ! Qu'avez-vous ? Ne me célez pas votre peine. Parlez-moi, de grace ! Pauvre Sergi ! malheureuse Sophie ! c'est tout ce qu'elle put dire. Cependant j'avois baissé mon visage sur ses genoux, et je les mouillois de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me lève. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais. Je m'écrie douloureusement, c'est fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter ; c'est fait de moi. A ces mots, ses pleurs redoublent, elle retombe sur sa table, comme je l'avois trouvée. Cette scène de douleur a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est censé m'appeller, je suis sorti, et je me retirois ici accablé de ma peine.

D'ORBESSON.

Tu ne pensois pas à la mienne.

SAINT-ALBIN.

Mon père.

D'ORBESSON.

Que voulez-vous ? Qu'espérez-vous ?

SAINT-ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis ; que vous verrez Sophie ; que vous lui parlerez...

D'ORBESSON.

Jeune insensé !... Et savez-vous qui elle est ?

SAINT-ALBIN.

C'est-là son secret. Mais ses mœurs, ses sentimens, ses discours, n'ont rien de conforme à sa condition présente. Si vous voyez son ingénuité, sa douceur, sa modestie... Vous vous souvenez bien de ma mère... Vous soupirez. Eh bien ! c'est elle. Mon père, voyez-là ; et si votre fils vous a dit un mot....

D'ORBESSON.

Et cette femme chez qui elle est, ne vous a rien appris ?

SAINT-ALBIN.

Hélas ! elle est aussi réservée que Sophie. Ce que j'en ai pu tirer, c'est que cette jeune personne est venue de Province

implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir, ni la secourir.

D'ORBESSON.

Avez-vous dit que vous aimiez ?

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.*

Moi, mon père ; je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.

D'ORBESSON.

Vous ne vous croyez donc pas aimé ?

SAINT-ALBIN.

Pardonnez-moi... Quelquefois je l'ai pensé...

D'ORBESSON.

Et sur quoi ?

SAINT-ALBIN.

Sur des choses légères qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Son visage s'éclaircit à mon arrivee ; son regard s'anime. J'ai cru quelquefois qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée. Je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus long-tems.

D'ORBESSON.

Vous m'avez tout dit ?

SAINT-ALBIN.

Tout.

D'ORBESSON, *après une pause*

Allez vous reposer... Je la verrai.

SAINT-ALBIN.

Vous la verrez ? Ah ! mon père, vous la verrez ?... Mais songez que le tems presse.

D'ORBESSON.

Allez, et rougissez de n'être pas plus occupé des alarmes que votre conduite m'a données, et peut me donner encore.

SAINT-ALBIN, *en sortant.*

Mon père, vous n'en aurez plus.

D'ORBESSON, *seul.*

De l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées ?. . . . A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre. . . . Quel sort ! Mais peut-être m'allarme-je encore trop-tôt... Un jeune homme passionné, violent, s'exagère à lui-même, aux autres... Il faut voir. . . . Il faut appeller ici cette fille, l'entendre, lui parler. . . . Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que sais-je ?...

---

## SCENE V.

M. D'ORBESSON, LE COMMANDEUR, *en robe-de-chambre et en bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

Eh bien, monsieur d'Orbesson, vous avez vu votre fils ? De quoi s'agit-il ?

D'ORBESSON.

Monsieur, vous le saurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin, n'est-ce pas ?

D'ORBESSON.

Mon frère...

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause dignorance, je vous avertis que votre chère fille et ce Germeuil que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, et, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

D'ORBESSON.

Mon frère, ne m'accordez-vous pas un moment de repos ?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment ; c'est moi qui vous le dis.

D'ORBESSON, *impatienté.*

Eh bien, je le voudrois.

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir, ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, et sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive envers et contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu... Hâtez-vous de les séparer ; c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner.

D'ORBESSON.

Allons, monsieur, entrons.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous voulez avoir du chagrin, eh bien vous en aurez.

*Fin du premier Acte.*

---

# ACTE II.

---

## SCENE PREMIERE.

M. D'ORBESSON, CECILE.

D'ORBESSON.

Ma fille, avez-vous refléchi ?

CECILE.

Oui, mon père

D'ORBESSON.

Qu'avez-vous résolu ?

CECILE.

De faire en tout votre volonté.

D'ORBESSON.

Je m'attendois à cette réponse.

CECILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un état..

D'ORBESSON.

Quel est celui que vous préféreriez ?... Vous hésitez... Parlez, ma fille.

CECILE.

Je préférerois la retraite.

D'ORBESSON.

Que voulez-vous dire ? Un couvent ?

CECILE.

Oui mon père. Je ne vois que cet asyle contre les peines que je crains.

D'ORBESSON.

Vous craignez des peines, et vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez ? Vous m'abandonneriez ? Vous quitteriez la maison de votre père pour un cloître ; non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est pas la vôtre. La nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité. . . . Non, je n'aurai point donné la vie à un enfant, je ne l'aurai point élevé, je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son bonheur, pour le laisser descendre tout vif dans un tombeau, et avec lui mes espérances, et celles de la société trompée. . . Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des mères de famille s'y refusent ?

CECILE.

Je vous ai dit, mon père, que je ferois en tout votre volonté.

D'ORBESSON.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CECILE.

Mais j'ose espérer que vous ne contreindrez pas votre fille à changer d'état, et que du moins il lui sera permis de passer des jours tranquilles et libres à côté de vous.

D'ORBESSON.

Si je ne considérois que moi, je pourrois approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux sur un tems où je ne serai plus.. Cécile, la nature a ses vues ; et si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées : les hommes punis du célibat par le vice, les femmes par le mépris et par l'ennui. . Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend ; on perd ses parens, ses connoissances, ses amis. Une fille âgée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéressées qui comptent ses jours. Elle vit sans qu'on la console, et meurt sans qu'on la pleure.

CECILE.

Cela est vrai. Mais est-il un état sans peine ; et le mariage n'a-t-il pas les siennes ?

D'ORBESSON.

Qui le sait mieux que moi, vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la nature impose. C'est la vocation de tout ce qui respire... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Qu'est-ce que l'homme de bien préfère à sa femme ? Qu'y a-t-il au monde qu'un père aime plus que son enfant ? O lien sacré des époux, si je pense à vous, mon ame s'échauffe et s'élève. . . . O noms tendres de fils et de fille ! je ne vous prononçai jamais sans tressaillir, sans en être touché, Cécile, rappellez-vous la vie

de votre mère : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mère tendre, de maîtresse compatissante ?. . . . Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur le soir quand elle se retire !

CECILE.

Oui, mon père. Mais où sont les femme comme elle, et les époux comme vous.

D'ORBESSON.

Il en est, mon enfant; et il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CECILE.

S'il suffisoit d'écouter sa raison et son cœur...

D'ORBESSON.

Cécile, vous baissez les yeux. Vous tremblez. Vous craignez de parler... Mon enfant laisse-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de secret pour ton père ; et si j'avois perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherois la raison...

CECILE.

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus sévérement.

D'ORBESSON.

L'auriez-vous mérité ? votre cœur vous feroit-il un reproche ?

CECILE.

Non mon père.

D'ORBESSON.

Qu'avez-vous donc ?

CECILE.

Rien.

D'ORBESSON.

Vous me trompez, ma fille.

CECILE.

Je suis accablée de votre tendresse. . . Je voudrois y répondre.

D'ORBESSON.

Cécile, auriez-vous distingué quelqu'un ? aimeriez-vous ?

CECILE.

Que je serois à plaindre !

D'ORBESSON.

Dites. Dis mon enfant. Comment vous blâmerois-je? Un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mère ? Oh ! vous qui tenez sa place dans ma maison, et qui me la représentez, imitez-là dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, et qui voulut son bonheur et le mien... Cécile, vous ne me répondez rien.

CECILE.

Le sort de mon frère me fait trembler.

D'ORBESSON.

Votre frère est un fou.

CECILE.

Peut-être ne me trouveriez vous pas plus raisonnable que lui.

D'ORBESSON.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile. Sa prudence m'est connue, et je n'attends que l'aveu de son choix pour le confirmer.

*Cécile se tait. D'orbesson attend un moment; puis il continue d'un ton sérieux et même un peu chagrin.*

Il m'eût été doux d'apprendre vos sentimens de vous-même; mais que ce soit par la bouche de votre oncle, de votre frère, ou de Germeuil, il n'importe... Germeuil est notre ami commun. C'est un homme sage et discret... Il a ma confiance.... Il ne me paroit pas indigne de la vôtre.

CECILE.

C'est ainsi que j'en pense.

D'ORBESSON.

Je lui dois beaucoup. Il est tems que je m'acquitte avec lui.

CECILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnoissance. Jusqu'à présent il vous a honoré comme un père, et vous l'avez traité comme un de vos enfans.

D'ORBESSON.

Ne sauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui?

CECILE.

Je crois qu'il faut le consulter lui-même.... Peut-être a-t-il des idées.... Peut-être... Quel conseil pourrois-je vous donner?

D'ORBESSON.

Mon frère m'a dit un mot.

CECILE, *avec vivacité.*

J'ignore ce que c'est; mais vous connoissez mon oncle. Ah! mon père, n'en croyez rien.

D'ORBESSON.

Je quitterai donc la vie sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans....

## SCENE II.

DORBESSON, CECILE, PHILIPPE.

PHILIPPE

Monsieur, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

D'ORBESSON

Faites-les entrer. (*a Cecile qui sort*). Cécile.

CECILE.

Mon père.

D'ORBESSON.

Vous ne m'aimez donc plus?

## SCENE III.

D'ORBESSON, SOPHIE, Mde. HEBERT.

D'ORBESSON, *appercevant Sophie.*

Il ne m'a point trompé. Quels charmes! qu'elle modestie! Quelle douceur!.... Ah!...

Mde. HEBERT.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

D'ORBESSON.

C'est vous, mademoiselle, qui vous appellez Sophie?

SOPHIE, *tremblante*, *troublée.*

Oui, monsieur.

D'ORBESSON, *à Mde. Hébert.*

Madame, j'aurois un mot à dire à mademoiselle. J'en ai entendu parler, et je m'y intéresse. (*Madame Hébert se retire*).

SOPHIE, *toujours tremblante*, *la retenant par le bras.*

Madame !

D'ORBESSON.

Mademoiselle, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas !

*Madame Hébert va s'asseoir sur le fond de la salle; elle tire son ouvrage et travaille.*

D'ORBESSON, *conduit Sophie à une chaise*, *la fait asseoir à côté de lui.*

D'où êtes-vous, mademoiselle ?

SOPHIE.

Je suis d'une petite ville de province.

D'ORBESSON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes à Paris ?

SOPHIE.

Pas long-tems, et plût au ciel que je n'y fusse jamais venue !

D'ORBESSON.

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

D'ORBESSON.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-tems à souffrire.

D'ORBESSON.

Avez-vous monsieur votre père ?

SOPHIE.

Non, monsieur.

D'ORBESSON.

Et votre mère.

SOPHIE.

Le ciel me l'a conservée. Mais elle a eu tant de chagrin ! sa santé est chancelante, et sa misère si grande !

D'ORBESSON.

Votre mère est donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre. Avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

D'ORBESSON.

Je vous loue de ces sentimens; vous paroissez bien née.... Et qu'étoit votre père ?

SOPHIE.

Mon père fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux sans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ses amis dans la peine, et il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfans; nous demeurâmes tous sans ressources à sa mort... J'étois bien

jeune alors... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mère fut obligée de me prendre entre ses bras, et de me lever à la hauteur de son lit pour l'embrasser... Je pleurois. Hélas ! je ne sentois pas tout ce que je perdois !

D'ORBESSON.

Elle me touche..... Et qu'est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parens et votre pays ?

SOPHIE.

Je suis venue ici avec un de mes frères implorer l'assistance d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en province. Il paroissoit avoir pris de l'affection pour moi, et ma mère avoit espéré qu'il s'en ressouviendroit. Mais il a fermé sa porte à mon frère, et il m'a fait dire de n'en pas approcher.

D'ORBESSON.

Qu'est devenu votre frère ?

SOPHIE.

Il s'est mis au service du roi. Et moi je suis restée avec la personne que vous voyez, et qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

D'ORBFSSON.

Elle ne me paroît pas fort aisée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

D'ORBESSON.

t vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, monsieur. J'en ai reçu quelques secours: ais de quoi cela sert-il à ma mère ?

D'ORBESSON.

Votre mère vous a donc oubliée.

SOPHIE.

Ma mère avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas, elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux ! sans cela, auroit-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle ? depuis elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre, et me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Oh, nous sommes bien à plaindre.

D'ORBESSON.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir ?

SOPHIE.

Personne.

D'ORBESSON.

Et vous travaillez pour vivre ?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

D'ORBESSON.

Et vous vivez seules ?

SOPHIE.

Seules.

D'ORBESSON.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, et qui demeure à côté de vous ?

SOPHIE.

C'est un malheureux qui gagne sa vie comme nous, et qui a uni sa misère à la nôtre.

D'ORBESSON.

Est-ce-là tout ce que vous en savez ?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

D'ORBESSON.

Eh bien ! Mademoiselle, ce malheureux-là...

SOPHIE.

Vous le connoissez ?

D'ORBESSON.

Si je le connois ? . . . C'est mon fils.

SOPHIE.

Votre fils !

D'ORBESSON.

Oui, Mademoiselle.

SOPHIE.

Ah ! Sergi, vous m'avez trompée.

D'ORBESSON.

Fille aussi vertueuse que belle, connoissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi est votre fils !

D'ORBESSON.

Il vous estime, vous aime ; mais sa passion prépareroit votre malheur et le sien si vous la nourrissiez.

SOPHIE.

Pourquoi suis-je venue dans cette ville ? Que ne m'en suis-je allée lorsque mon cœur me le disoit.

D'ORBESSON.

Il en est tems encore. Il faut aller retrouver une mère qui vous rappelle, et à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SOPHIE.

Ah ! ma mère, que vous dirai-je ?

D'ORBESSON, *à Mde. Hébert.*

Madame, vous la reconduirez, et j'aurai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise. Mais, Sophie, je vous rends à votre mère, c'est à vous à me rendre mon fils. C'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parens ! vous le savez si bien !

SOPHIE.

Ah ! Sergi, pourquoi ?...

D'ORBESSON.

Quelque honnêteté qu'il ait mis dans ses vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ, et vous lui ordonnerez de finir ma douleur et le trouble de sa famille.

SOPHIE, *en s'appuyant sur elle.*

Madame, je me sens mourir. . .

Mde. HÉBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer et attendre vos ordres.

SOPHIE.

Pauvre Sergi ! malheureuse Sophie !

(*Elle sort appuyée sur Mde. Hèbert*).

D'ORBESSON, *seul.*

O Loix du monde ! O préjugés cruels ! . . . Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense et qui sent. Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité !... Secouons, s'il se peut, de mon ame, l'impression que cet enfant y a faite... Représenterai-je à mon fils, comme il me convient, ce qu'il, me doit, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien.

---

## SCENE VI.

D'ORBESSON, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *en entrant et avec vivacité.*

Mon père ?

D'ORBESSON, *s'arrêtant et d'un ton sérieux.*

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts et mon chagrin.

SAINT-ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant... Oui, je le serai... Je me le suis promis. . . . Vous l'avez vue ?

D'ORBESSON.

Oui, je l'ai vue. Elle est belle, je la crois sage. Mais qu'en prétendez-vous faire ? un amusement ? Je ne le souffrirois pas. Votre femme ? elle ne vous convient pas.

SAINT-ALBIN, *en se contenant.*

Elle est belle, elle est sage, elle ne me convient pas? quelle est donc la femme qui me convient ?

D'ORBESSON.

Celle qui par son éducation, sa naissance, son état et sa fortune peut assurer votre bonheur, et satisfaire à mes espérances.

SAINT-ALBIN.

Ainsi le mariage sera pour moi un lien d'intérêt et d'ambition ? mon père vous n'avez qu'un fils ; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête et sensible, qui m'apprenne à supporter les peines de la vie, et non une femme riche qui les accroisse.

D'ORBESSON.

Je ne vous en propose aucune, mais je ne permettrai

jamais que vous soyez à celle à la quelle vous vous êtes follement attaché. Modérez-vous et écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des prémières larmes que vous m'avez fait répandre. Je vous reçus entre mes bras, du sein de votre mère; et vous élévant vers le ciel, et mêlant ma voix à vos cris, je dis à dieu : ô dieu qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre ne regardez point à la joie de sa mère, reprenez-le. Voilà le vœux que je fis sur vous et sur moi. Il m'a toujours été présent. Vous savez si j'ai rempli mes engagemens. Et lorsque je touche au moment de récueillir le fruit de ma sollicitude, lorsque je me félicite d'avoir un fils qui repond à sa naissance qui le distine aux meilleurs partis, à ses qualités personnelles, qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit; et je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué et mon attente trompée, et j'y consentirai? vous l'êtes-vous promis?

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux !

D' ORBESSON.

Vous avez un oncle qui vous aime et qui vous destine une fortune considérable; un pére qui vous a consacré sa vie, et qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse; un nom, dès parens, des amis, les prétentions les plus flatteuses et les mieux fondées, et vous êtes malheureux ? que vous faut-il encore ?

SAINT-ALBIN.

Sophie, et l'aveu de mon père.

D' ORBESSON.

Qu'osez-vous me proposer ? de partager votre folie et le blâme général qu'elle encourroit. Quel exemple à donner aux péres et aux enfans ? moi, j'autoriserois, par une foiblesse honteuse, le désordre de la societé, la confusion du sang et des rangs, la dégradation des familles ?

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux ! si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas : car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse, je le serai aussi : vous le verrez, et vous en périrez de regret.

D' ORBESSON.

J'aurai fait mon devoir, et malheur à vous si vous manquez au vôtre.

SAINT-ALBIN.

Mon père, ne m'ôtez pas Sophie.

D' ORBESSON.

Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnêt étoit la fa-

veur la plus grande que le ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, et c'est vous qui voulez m'en priver ? A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi : Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? c'est elle qui a rappellé la vertu dans mon coeur. Elle seule peut l'y conserver.

d'ORBESSON.

C'est-à-dire que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

SAINT-ALBIN.

Vous êtes mon père, et vous commandez. Elle sera ma femme, et c'est un autre empire.

d'ORBESSON.

Quelle différence d'un amant à un époux ! d'une femme à une maîtresse ? homme sans expérience, tu ne sais pas cela.

SAINT-ALBIN.

J'espere l'ignorer toujours.

d'ORBESSON.

Y a-t-il un amant qui voie sa maîtresse avec d'autres yeux, et qui parle autrement ?

SAINT-ALBIN.

Vous avez vu Sophie ? . . . Si je la quitte pour un rang, des dignités, des espérances, des préjugés, je ne mériterai pas de la connoître, mon père, méprisez-vous assez votre fils pour le croire ?

d'ORBESSON.

Vous l'aimez, dites-vous ?

SAINT-ALBIN.

Si je l'aime ?

d'ORBESSON.

Ecoutez, et tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez toute la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération ; l'ennui et le chagrin vous saisiront. Vous la haïrez, vous l'accablerez de reproches. Sa patience et sa douceur acheveront de vous aigrir ; vous la haïrez davantage, vous haïrez les enfans quelle vous aura donnés, et vous la ferez mourir de douleur.

SAINT-ALBIN.

Moi ?

d'ORBESSON.

Vous.

SAINT-ALBIN.

Jamais, jamais.

d'ORBESSON.

La passion voit tout éternel, mais la nature humaine veut que tout finisse.

SAINT-ALBIN.

Je cesserois d'aimer Sophie ! si j'en étois capable, j'ignorerois je crois si je vous aime.

d'ORBESSON.

Voulez-vous le savoir et me le prouver : faites ce que je vous demande.

SAINT-ALBIN.

Je le voudrois en vain, Je ne puis. Je suis entraîné. Mon père je ne puis.

d'ORBESSON.

Insensé, vous voulez être père ? en connoissez vous les de-

voirs ? Si vous les connoissiez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi ?

SAINT-ALBIN.

Ah ! si j'osois répondre !

D'ORBESSON.

Répondez.

SINT-ALBIN.

Vous me le permettez ?

D'ORBESSON.

Je vous l'ordonne.

SAINT-ALBIN.

Lorsque vous avez voulu ma mère, lorsque toute la famille se souleva contre vous, lorsque mon aïeul votre père vous appella enfant ingrat, et que vous l'appellâtes au fond de votre ame père cruel, qui de vous deux avoit raison ? Ma mère étoit vertueuse et belle comme Sophie ; elle étoit sans fortune comme Sophie, vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrites-vous qu'on vous l'arrachât, mon père ? et n'ai-je pas un cœur aussi ?

D'ORBESSON.

J'avois des ressources, et votre mère avoit de la naissance.

SAINT-ALBIN.

Qui sait encore ce qu'est Sophie ?

D'ORBESSON.

Chimère.

SAINT-ALBIN.

Des ressources ? l'amour, l'indigence m'en fourniront.

D'ORBESSON.

Craignez les maux qui vous attendent.

SAINT-ALBIN.

Ne la point avoir, est le seul que je redoute.

D'ORBESSON.

Craignez de perdre ma tendresse.

SAINT-ALBIN.

Je la recouvrerai.

D'ORBESSON.

Qui vous l'a dit ?

SAINT-ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie ; J'embrasserai vos genoux; mes enfans vous tendront leur bras innocens et vous ne les repousserez pas.

D'ORBESSON.

Il me connoît trop bien... ( *d'un ton plus sévere* ). Mon fils je vois que je vous parle en vain : que la raison n'a plus d'accès auprès de vous, et que le moyen dont je craignis toujours d'user, est le seul moyen qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets. Je le veux, et je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un père a sur ses enfans.

SAINT-ALBIN, *avec un emportement sourd.*

L'autorité, l'autorité ; quel mot.

D'ORBESSON.

Vous oubliez qui je suis, et à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des pères.

SAINT-ALBIN.

Des péres! des péres ! Il n'y en a point, il n'y a que des tyrans.

D'ORBESSON.

Éloignez-vous de moi, enfant ingrat et dénaturé. Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi.

*Le fils s'en va ; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que son père court après lui, et lui dit :*

Où vas-tu malheureux ?

SAINT-ALBIN.

Mon pére.

D'ORBESSON, *se jette dans un fauteuil, et son fils se met à ses genoux.*

Moi, votre pére ? Vous, mon fils ? Je ne vous suis plus rien. Je ne vous ai jamais rien été. Vous empoisonnez ma vie. Vous souhaitez ma mort. Eh! pourquoi a-t-elle si long-temps été différée ? Que ne suis-je à côté de ta mère! Elle n'est plus, et mes jours malheureux ont été prolongés.

SAINT-ALBIN.

Mon pére.

D'ORBESSON.

Eloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, et je ne puis vous en chasser.

## SCENE V.

### D'ORBESSON, SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR

LE COMMANDEUR, *à Saint-Albin.*

TIENS, regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, et tu vérifies ma prédiction. *le Pére de famille se leve et s'en va. Saint-Albin se dispose à le suivre.*

D'ORBESSON, *en se retournant vers son fils.*

Où allez-vous ? écoutez votre oncle. Je vous l'ordonne.

## SCENE VI.

### LE COMMANDEUR, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN.

PARLEZ donc, Monsieur, je vous écoute... Si c'est un malheur que de l'aimer, il est arrivé, et je n'y sais plus de remède... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... L'oublier!... Qui ? Moi ? Je le pourrois ? Je le voudrois ? Que la malédiction de mon père s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée.

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande ? De laisser là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant, qui est sans bien, sans parens, sans aveu ; qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne sais qui, et qui vit je ne sais comment.

SAINT-ALBIN, *avec violence.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre. Mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue quand il en sera tems. ( *Saint Albin veut sortir.* )

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu ?

SAINT-ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR, *en l'arrêtant.*

As-tu oublié que je te parle au nom de ton père ?

SAINT-ALBIN.

Eh bien, Monsieur, dites. Déchirez-moi désespérez-moi. Je n'ai qu'un mot à répondre. Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme?

SAINT-ALBIN.

Oui ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien ?

SAINT-ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne et vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu point de honte?

SAINT-ALBIN.

De la honte ?

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de Monsieur d'Orbesson! mon neveu.

SAINT-ALBIN.

Moi, fils de monsieur d'Orbesson! et votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse donc ton père était si vain! le voilà ce modèle de tous les jeunes gens de la cour et de la ville! ... Mais tu te crois riche, peut-être.

SAINT-ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mère ?

SAINT-ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé, et je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute : c'étoit la plus jeune de six enfans que nous étions, et cela dans une province où l'on ne donne rien aux filles. Ton père, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta et la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur, c'est quinze cens francs pour chacun : voilà toute votre fortune.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cens livres de rente ?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

SAINT-ALBIN.

Ah! Sophie, vous n'habiterez plus sous un toît. Vous ne sentirez plus les atteintes de la misère. j'ai quinze cens livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton père, et presque le double de moi. Saint-Albin, ont fait des folies, mais on n'en fait pas de plus chères.

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas cell eavec qui je voudrois la partager ?

LE COMMANDEUR.

Insensé !

SAINT-ALBIN.

Je sais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préferent à tout une femme jeune, et vertueuse et belle, et je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cens livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu ?

SAINT-ALBIN.

Elle sera nourie, logée, vêtue, et nous nous aimerons.

LE COMMANDEUR.

Cela aura père, mère, fréres, sœurs, et tu épouseras tout cela.

SAINT-ALBIN.

J'y suis résolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attends aux enfans.

SAINT-ALBIN.

Alors je m'adresserai à toutes les ames sensibles. On me verra. On verra la compagne de mon infortune. Je dirai mon nom, et je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes.

SAINT-ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Ai-je tort ?

SAINT-ALBIN.

Tort ou raison, il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'univers ; l'amour qui fait entreprendre, et la fierté qui sait supporter.... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre est sans courage... et que le riche est sans humanité.

LE COMMANDEUR.

J'entends... Eh bien, aye-la ta Sophie. Brave les lois de la

Décence, les bienséances de ton état; brave la volonté de ton père, ruine-toi. Avilis-toi. Je ne m'y oppose plus. Tu serviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se précipitent dans les engagemens honteux qui affligent leurs parens, et qui déshonorent leur nom. Tu l'auras ta Sophie, puisque tu l'a voulu. Ne suis-je pas bien à plaindre ?... Je me suis privé de tout pendant quarante ans. J'aurois pu me marier, et je me suis refusé cette consolation. J'ai perdu de vue les miens pour m'attacher à ceux-ci. M'en voilà bien récompensé !... Non, il est inoui qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

SAINT-ALBIN.

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le souffrirai ?

SAINT-ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

SAINT-ALBIN.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Allons nous verrons. *Il sort.*

SAINT-ALBIN, *Seul.*

Tout est vu, oui, tout est vu... Ils ont conjuré contre moi... Je le sens... C'est pour la première fois que mon père est d'accord avec cet oncle cruel. Leur permettrai-je de m'accabler ? L'auroient-ils résolu ? Et j'attendrai ce qu'ils me préparent... Non, non je ne m'abandonnerai pas jusque-là. Parens barbares, si je perds Sophie, je ne pourrai ni vous voir ni vous entendre, ni vous souffrir. Ah, dieu ! à quelles extrêmités ils vont me réduire.

---

## SCENE VII.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL, *s'arrêtant sur le fond, et regardant tristement St. Albin.*

Le voilà, le malheureux ! il est accablé, et il ignore que dans ce moment... Que je le plains ! ...

SAINT-ALBIN, *en se promenant, à plusieurs reprises.*

Oui... C'est le seul parti qui me reste... Germeuil, vous voilà. Ecoutez, personne ne nous entend ?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire ?

SAINT-ALBIN.

J'aime Sophie ; j'en suis aimé. Vous aimez Cécile, et Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi ! votre soeur ?

SAINT-ALBIN.

Vous, ma sœur ; mais la même persécution qu'on me fait vous attend ; et si vous avez du courage, nous irons Sophie, Cécile, vous et moi chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent et nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu ?... Il ne manquoit plus que cette confidence... Qu'osez vous entreprendre, que me conseillez-vous ? c'est ainsi que je reconnoitrois les bienfaits dont votre père m'a comblé depuis que je respire ? pour prix de sa tendresse, je remplirois son ame de douleur, et je l'enverrois au tombeau en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui ?

SAINT-ALBIN.

Vous avez des scrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez, et celle que vous avez résolue, sont deux crimes... (*avec vivacité*). Saint-Albin, abandonnez votre projet... Vous avez encouru la disgrace de votre père, et vous allez la mériter ; attirer sur vous le blâme public ; vous exposer à la poursuite des lois ; désespérer celle que vous aimez... Quelles peines vous vous préparez ?... Quel trouble vous me causez !...

SAINT-ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

SAINT-ALBIN.

Le sort en est jeté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même ; vous me perdez... Que dirai-je à votre père, lorsqu'il m'apportera sa douleur ?... A votre oncle ?... Oncle cruel ! neveu plus cruel encore !... Avez-vous dû me confier vos desseins !... Vous ne savez pas... Que suis-je venu chercher ici ?.... Pourquoi vous ai-je vu ?

SAINT-ALBIN.

Adieu, Germeuil.

GERMEUIL.

Où courez-vous ?

SAINT-ALBIN.

M'assurer le seul bien dont je fasse cas, et m'éloigner d'ici pour jamais.

---

## SCENE VIII.

GERMEUIL, *seul.*

Il résout d'enlever sa maîtresse, et au même instant son oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup sur coup leur confident et leur complice... Le sort m'en veut-il assez. Si je pouvois m'ouvrir à ce père malheureux, à celui-ci... Mais ils ont exigé le secret... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois...

Voila ce que l'oncle a vu lors qu'il s'est adressé à moi, à moi, qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite... En me présentant sa fortune et sa nièce, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Déjà il croit la chose faite, et il s'en félicite... Si son neveu le prévient, autres dangers. Et toi, pauvre malheureuse, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauveras de deux hommes violens qui ont également résolu ta ruine? L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court, et je n'ai qu'un instant... Ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de l'ordre. Je m'expose, je le sais; mais il faut faire son devoir et fermer les yeux sur le reste.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, CECILE.

GERMEUIL, *d'un ton suppliant.*

Mademoiselle.

CECILE.

Laissez-moi. Qu'osez-vous me demander? Je recevrois la maîtresse de mon frère chez moi! chez moi dans mon appartement? dans la maison de mon père! Laissez-moi, vous dis-je, je ne veux par vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asyle qui lui reste, et le seul qu'elle puisse accepter.

CECILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant; que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CECILE.

Non, non... Une inconnue!

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération si vous la voyez.

CECILE.

Que diroit mon père?

GERMEUIL.

Le respecterai-je moins que vous? Craindrais-je moins de l'offenser?

CECILE.

Vous êtes la cause de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frére, c'est votre oncle que je vous prie de considérer; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CECILE.

La maîtresse de mon frère! Une inconnue!.... Non, Monsieur, mon cœur me dit que cela est mal, et il ne m'a jamais

trompée. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre père est tout à sa douleur. Votre oncle et votre frère à leurs projets. Les gens sont écartés. J'ai pressenti votre répugnance.

CECILE.

Qu'avez-vous fait.

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, et je l'ai introduite ici. Elle y est. La voilà. Renvoyez-la, mademoiselle.

CECILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait?

---

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE, Mlle. CLAIRET.

SOPHIE, *troublée.*

Je ne sais où je suis.... Je ne sais où je vais... O Ciel! ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL, *l'appelle.*

Mademoiselle, mademoiselle.

SOPHIE.

Qui est-ce qui m'appelle ?

GERMEUIL.

Rassurez-vous. Je suis l'ami de S. Albin, et mademoiselle est sa soeur.

SOPHIE, *après un moment de silence.*

Mademoiselle, que vous dirai-je? Voyez ma peine. Elle est au-dessus de mes forces... Je suis à vos pieds, et il faut que j'y meure, ou que je vous doive tout. Je suis une infortunée qui cherche un asyle... C'est votre oncle et votre frère que je fuis... Votre oncle que je ne connois pas, et que je n'ai jamais offensé: votre frère.... Ah! ce n'est pas de lui que j'attendois mon chagrin.... Que vais-je devenir si vous m'abandonnez?... Ils accompliront sur moi leurs desseins.... Secourez-moi, Sauvez-moi. Sauvez-moi d'eux. Sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut oser celle qui craint le déshonneur, et qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, et je n'ai rien à me reprocher... Je travaillois, et je vivois tranquille.... Les jours de la douleur sont venus. Ce sont vos parens qui les ont amenés sur moi, et je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CECILE.

Qu'avez-vous fait?

SOPHIE.

J'ai une mère qui m'aime... Comment reparoîtrois-je devant elle?... Mademoiselle, conservez une fille à sa mère, je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore... Quand je la quittai, elle dit: Ciel! prenez cet enfant sous votre garde et

conduisez-là... Si vous fermez votre cœur à la pitié, le Ciel n'aura pas entendu sa prière, et elle en mourra de douleur..... Tendez la main à celle qu'on opprime, ayez pitié de moi.

GERMEUIL, *à Cecile.*

Vos yeux se remplissent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CECILE, *à Germeuil.*

Qu'elle me peine! Oh! que ceux qui peuvent la tourmenter sont méchans!

SOPHIE.

Dieu soit loué, tous les cœurs ne sont pas endurcis.

CECILE.

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre... Comment vous nommez-vous?

SOPHIE.

Sophie.

CECILE, *en l'embrassant.*

Sophie, venez. (*Germeuil se jette aux genoux de Cécile et lui prend une main qu'il baise sans parler*). Que me demandez-vous encore? Ne fais je pas tout ce que vous voulez?

*Cécile s'avance vers le fond du salon avec Sophie, qu'elle remet à sa femme de chambre*).

GERMEUIL, *en se relevant.*

Imprudent... Qu'allois-je lui dire?...

Mlle. CLAIRET.

J'entends, mademoiselle. Reposez-vous sur moi.

---

## SCENE III.

GERMEUIL, CECILE.

CECILE, *après un moment de silence et avec chagrin.*

Me voilà, graces à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un asyle. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvénient?

CECILE.

Que les hommes sont dangereux! Pour son bonheur, on ne peut les tenir trop loin... Eloignez-vous de moi... Vous vous en allez.

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CECILE.

Fort bien. Après m'avoir mise dans la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux!

CECILE.

Vous vous plaignez, je crois.

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CECILE.

Vous m'impatientez... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment

oserai-je lever les yeux devant mon pére? s'il s'apperçoit de mon embarras, et qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré, pour éclairer un homme tel que mon oncle?... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre...... Mais on vient. Allez... Restez... Non, retirez-vous... Ciel! dans quel état je suis!

## SCENE IV.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à sa manière.*

CECILE, te voilà seule.

CECILE, *d'une voix altérée.*

Oui, mon cher oncle, c'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CECILE.

Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR.

Et Germeuil.

CECILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il? Que lui disois-tu?

CECILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment. Cela me fâche. Il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des moeurs dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité; mais de la naissance. Je l'estime, et je lui ai conseillé de penser à toi.

CECILE.

Qu'appellez-vous penser à moi.

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'as pas résolu de rester fille apparemment?

CECILE.

Pardonnez-moi, monsieur, c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à coeur ouvert? Je suis entièrement détaché de ton frère. C'est une ame dûre, un esprit intraitable; et il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une manière indigne, et que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir tant qu'il voudra après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus... On se lasse a la fin d'être bon... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chère nièce... Si tu voulois ton bonheur, celui de ton père et le mien...

CECILE.

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demande pas ce qu'il faudroit faire ?

CECILE.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raison. Eh bien, il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'est un mariage auquel tu penses bien que ton père ne consentira pas sans la dernière répugnance. Mais je parlerai. Je leverai les obstacles. Si tu veux, j'en fais mon affaire.

CECILE.

Vous me conseillez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon père ?

LE COMMANDEUR.

Il n'est pas riche. Tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frère ne m'est plus rien, et tu auras tout ce que je lui destinois. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CECILE.

Moi, que je dépouille mon frère ?

LE COMMANDEUR.

Qu'appelle-tu dépouiller? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi, et elle me coûte assez pour en disposer a mon gré.

CECILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune; et s'ils peuvent sans injustice la transporter où il leur plaît. Je sais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte, et c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que Saint-Albin en feroit autant pour sa sœur ?

CECILE.

Je connois mon frère, et s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous ?

CECILE.

Monsieur ne me pressez pas, je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. j'aime la vérité. Tu dis ?

CECILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en province des parens plongés dans l'indigence, et que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, et dont ils ont un besoin si grand, que nous ne voulons ni mon frère ni moi, d'un bien qui devroit être depuis long-tems entre les mains de ceux à qui les lois de la nature et de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, vous ne l'aurez ni l'un, ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfans, si ce

n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie, et je ne me tourmenterai pas d'avantage pour des ingrats.

CECILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, je ne suis pas dupe de votre désintéressement, et vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit... Et je m'entends.

## SCENE V.

CECILE, LE COMMANDEUR, M. D'ORBESSON, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *violent, désolé, éperdu ici, et dans toute la Scène.*

Elles n'y sont plus... On ne sait ce qu'elles sont devenues.. Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Bon, mon ordre est exécuté.

SAINT-ALBIN.

Mon pére, écoutez la prière de ce fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne. Votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux ?...

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il a fait diligence.

SAINT-ALBIN.

Mon pere.

D'ORBESSON.

Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déjà dit. Croyez-moi.

SAINT-ALBIN, *s'écrie en se tournant vers le fond.*

Sophie, où êtes-vous ?... Qu'êtes-vous devenue ?... Ah !...

CECILE, *à part.*

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR, *à son neveu, d'un ton compatissant.*

Saint-Albin.

SAINT-ALBIN.

Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté...

LE COMMANDEUR.

J'ai causé ta peine, et j'en suis affligé.

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais aussi qui pouvoit imaginer que pour une fille, comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois ?

SAINT-ALBIN, *avec terreur.*

Que dites-vous de Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Je dis... Rien. SAINT-ALBIN.

Tout me manqueroit en un jour ? et le malheur qui me poursuit, m'auroit encore ôté mon ami ? Monsieur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil te l'aura confié ?... Cécile... dis pour moi.

SAINT-ALBIN *au Commandeur.*

Vous me faites mourir.

D'ORBESSON, *avec sévérité.*

Cécile, vous vous troublez !

SAINT-ALBIN.

Ma sœur ! D'ORBESSON, *avec sévérité.*

Monsieur, expliquez-vous, expliquez-vous, vous dis-je, et cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure. *Le Commandeur hypocrite paraît honteux, et se tait.* Avez-vous résolu de garder long-temps ce silence ? LE COMMANDEUR, *à sa nièce.*

Puisque tu te tais, et qu'il faut que je parle... ( *à Saint-Albin* ). Ta maîtresse... Est renfermée.

SAINT-ALBIN.

Grand Dieu !

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu l'ordre. Et Germeuil s'est chargé du reste.

D'ORBESSON.

Germeuil ! SAINT-ALBIN.

Lui ! CECILE.

Mon frère, il n'en est rien.

SAINT-ALBIN.

Sophie... et c'est Germeuil !

( *Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques du désespoir* ). D'ORBESSON, *au commandeur.*

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à son malheur la perte de l'honneur et de la liberté ? Quels droits avez-vous sur elle ? LE COMMANDEUR.

La maison est honnête.

SAINT-ALBIN.

Je la vois.... Je vois ses larmes. J'entends ses cris, et je ne meurs pas... ( *Au Commandeur* ).

Barbare, appelez votre indigne complice. Venez tous les deux, par pitié, arrachez-moi la vie... Sophie !... Mon père, secourez-moi. Sauvez-moi de mon désespoir.

D'ORBESSON.

Calmez-vous, malheureux.

SAINT-ALBIN.

( *Entre les bras de son père, d'un ton plaintif et douloureux* ). Germeuil qui se dit mon ami !

D'ORBESSON.

Sur qui compter désormais ?

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas ; mais je lui ai promis ma fortune et ma nièce.

CECILE.

Mon père, Germeuil n'est ni vil ni perfide.

D'ORBESSON.

Qu'est-il donc ?

SAINT-ALBIN.

Ecoutez, et connoissez-le... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain.

D'ORBESSON.

Eh bien ?

SAINT-ALBIN.

J'allois dans mon désespoir m'assurer de Sophie, la conduire au bout du monde... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué... Il vient à moi... Je lui ouvre mon cœur... Je lui confie ma pensée... Il me dissuade... Il m'arrête ; et c'est pour me trahir, me livrer, me perdre... Il lui encoûtera la vie.

---

## SCENE VI.

M. D'ORBESSON, LE COMMANDEUR, CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CECILE, *qui l'apperçoit la première, court à lui et lui crie.*

OU allez-vous ?

SAINT-ALBIN, *s'avance vers lui, et lui crie avec fureur.*

Traître, où est-elle ? Rends la moi, et te prépare à défendre ta vie.

D'ORBESSON, *courant après Saint-Albin.*

Mon fils.

CECILE

Mon frère... Arrêtez... Je me meurs... *Elle tombe dans un fauteuil.*

LE COMMANDEUR, *à M. d'Orbesson.*

Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-vous ?

D'ORBESSON.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL

Monsieur, permettez que je reste.

SAINT-ALBIN.

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait pour me trahir ?

D'ORBESSON, *toujours à Germeuil.*

Vous avez commis une action odieuse.

SAINT-ALBIN.

Si ma sœur t'est chère, si tu la voulois, étoit-ce par une trahison qu'il te convenoit de l'obtenir.. Homme vil, tu t'es trompé... Tu ne connois ni Cécile, ni mon père, ni cet oncle cruel qui t'a dégradé, et qui jouit maintenant de ta confusion... Tu ne reponds rien.

GERMEUIL, *avec froideur et fermeté.*

Je vous écoute, et je vois qu'on ôte ici l'estime en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. Jattendois autre chose.

D'ORBESSON.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux ni perfide.

SAINT-ALBIN.

Quelle insolente intrépidité ?

LE COMMANDEUR.

Mon ami, il n'est plus tems de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL.

Monsieur, je vous entends, et je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune et ma nièce. C'est notre traité, et il tient.

GERMEUIL, *au Commandeur.*

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur ; et votre nièce ne doit pas être la récompense d'une perfidie... Voilà votre ordre ; il seroit en d'autres mains si j'en avois fait usage.

LE COMMANDEUR, *l'arrachant.*

Ma lettre de cachet ! Voyons, voyons.

SAINT-ALBIN.

Sophie est libre ?

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, et à rendre justice à un homme d'honneur. Monsieur, je vous salue. *Il sort.*

D'ORBESSON, *avec regret.*

J'ai jugé trop vîte. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR, *stupéfait regarde sa lettre de cachet.*

Il m'a joué.

D'ORBESSON.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Encouragez-les à me manquer. Ils n'y sont pas assez disposés.

SAINT-ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle soit, je saurai la retrouver ; j'y cours. Toi, Cécile, vas, chère soeur, c'est à toi à faire ma paix avec Germeuil.

---

## SCENE VII.

D'ORBESSON, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous avez entendu ?

D'ORBESSON.

Oui, mon frère.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va ?

D'ORBESSON.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas ?

D'ORBESSON.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille ?

D'ORBESSON.

Il ne la retrouvera pas, et puis c'est une fille bien née, et dans cette circonstance elle fera plus que vous et moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé!

D'ORBESSON.

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à se perdre. J'enrage. Et vous êtes un père de famille, vous ?

D'ORBESSON.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire ? Etre le maître chez soi; se montrer homme d'abord, et père après, s'ils le méritent.

D'ORBESSON.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse ?

LE COMMANDEUR.

Contre qui ? Belle question ! contre tous. Contre ce Germeuil qui nourrit votre fils dans son extravagance; qui cherche à faire entrer une créature dans la famille, pour s'en ouvrir la porte à lui-même, et que je chasserois de ma maison. Contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, et que j'enfermerois dans un couvent. Contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule et de honte pour la jeune personne dont il a la tête tournée. C'est par où j'aurois commencé: et à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier... Mais il faudroit de la fermeté, et nous n'en avons point.

D'ORBESSON.

Je vous entends. C'est-à-dire, que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de père, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoit, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource, si je l'abandonne, et cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désaprouvé les projets, qu'il sert une créature que peut-être il n'a jamais vue, ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte.

J'enfermerai ma fille dans un couvent, je chargerai sa conduite ou son caractère de soupçons désavantageux; je flétrirai moi-même sa réputation, et cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de represailles avec vous.

Je me rendrai odieux à mon fils; j'acheverai d'enflammer son caractère, et de le porter à quelque eclat qui le désho-

nore ; et cela, parce qu'il a rencontré une infortunnée qui a des charmes et de la vertu, et que par un mouvement de jeunesse, qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conseils ? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'est vous qui les accusez : vous leur cherchez des torts; vous exagérez ceux qu'ils ont, et vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

D'ORBESSON.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez une lettre de cachet?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

D'ORBESSON.

J'ai tort, il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frère. Mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, et vous avez toujours raison.

D'ORBESSON.

Non monsieur, vous ne ferez de moi, ni un père dur et injuste, ni un homme ingrat et malfaisant, et je ne ferai point un désert de ma maison, parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent, comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Eh bien, conservez votre chère fille; aimez bien votre cher fils : laissez en paix les créatures qui le perdent : cela est trop sage pour qu'on s'y oppose. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger lui et moi sous un même toît.. Il n'y a point de milieu. Il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain.

D'ORBESSON.

Monsieur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous seriez enchanté que je m'en allasse, n'est-ce pas ? je resterai : oui je resterai ; ne fût-ce que pour vous remettre sous le nez vos sottises, et vous en faire honte. Je suis curieux de voir ce que tout ceci deviendra.

---

# ACTE IV.

---

## SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBIN, CECILE.

SAINT-ALBIN

Tout est éclairci, le traître est démasqué ? c'est lui qui a

emmené Sophie. Malheur à lui, malheur à lui. Il faut qu'il périsse par mes mains.

CECILE.

Mon frère...

SAINT-ALBIN.

Lui qui me doit tout, que j'ai cent fois défendu contre mon oncle; que je me reprochois d'avoir pu soupçonner un instant... à qui ? . . . CECILE.

Mon frère . . .

SAINT-ALBIN.

Le perfide ! elle alloit dans la confiance qu'on la conduisoit ici. Il a abusé du nom de ma sœur, du mien.

CECILE.

Que dites-vous ?

SAINT-ALBIN.

Germeuil a pu causer leur trouble, le voir, en jouir; et les arracher l'une à l'autre. Le barbare !

CECILE.

Germeuil n'est point un barbare, c'est votre ami.

SAINT-ALBIN.

Mon ami ? Je l'ai voulu. Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort, d'aller lui et moi, vous et Sophie.

CECILE.

Qu'entends-je ? vous lui auriez proposé ?

SAINT-ALBIN.

Que ne me dit-il pas ? que ne m'opposa-t-il pas? avec quelle fausseté ! ah, malheureuse, à quel homme tu t'es attachée ! . . .

CECILE.

A un homme d'honneur, et c'est en l'accusant que vous achevez de m'en convaincre.

SAINT-ALBIN.

Qu'osez-vous dire ? tremblez. Le défendre c'est redoubler ma fureur.

CECILE.

Je le défendrai, vous lui rendrez justice

SAINT-ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse. . . Je pleure... Tu pleureras bientôt aussi.

CECILE.

Ingrat, insensé, qu'avez-vous résolu ? vous ne savez... Sophie...

---

## SCENE II.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN

Eh bien, Sophie ! qu'en a-t-il fait ? parlez, parlez.

CECILE.

Ce qu'il en a fait ? il l'a dérobée à vos fureurs; il l'a dérobée aux poursuites de monsieur d'Auvilé; il l'a conduite ici :

elle y est, elle y est malgré moi... Courez maintenant lui enfoncer votre épéedans le sein.

SAINT-ALBIN.

O ciel! puis-je le croire? ah, ma soeur; ah, mon ami; je suis un insensé. Cécile, Germeuil. Je vous dois tout. Me pardonnerez-vous? oui, car vous savez aimer aussi. . . Mais elle a connu mon projet: elle pleure, elle se désespere, elle me hait. Ma sœur il faut que je la voie.

CECILE.

Qu'osez-vous demander?

SAINT-ALBIN.

De la voir un moment.

CECILE.

Y pensez-vous?

SAINT-ALBIN.

Un moment.

GERMEUIL.

Il le veut, et lui résiste-t-on?

CECILE.

Et mon père, et mon oncle?

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe? il faut que je lui parle.

GERMEUIL.

Arrêtez. . . .

CECILE.

Germeuil . . . .

GERMEUIL.

J'y vais.

CECILE

Quelle peine! quel embarras!

SAINT-ALBIN.

Je vais la revoir! . . . Je l'entends. . . Elle approche. Je tremble . . . Je frissonne . . . Il semble que mon cœur veuille s'échapper... Je n'oserai la regarder, je ne pourrai lui parler.

GERMEUIL, *rentrant, à mademoiselle Clairet.*

Sur-tout ne perdez pas l'oncle de vue.

---

## SCENE III.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL, SOPHIE.

SOPHIE, *à Cécile.*

MADEMOISELLE. . .

SAINT-ALBIN.

Sophie! . . .

CECILE, *à Sophie.*

Ne craignez rien, rassurez-vous.

SAINT-ALBIN.

Je vous recouvre, ma Sophie. . . O ciel! Quelle sévérité? . . . Ne me refusez pas un regard. Dites un mot à cet infortuné.

SOPHIE.

Le méritez-vous?

SAINT-ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'on m'apprendra ? N'en sai-je pas assez ? Où suis je ? Que fais-je ici ? Qui est - ce qui m'y a conduite ? Qui m'y retient ? Monsieur , qu'avez vous résolu de moi ?

SAINT-ALBIN.

De vous aimer, de vous posséder ; d'être à vous malgré toute la terre , malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On se croit tout permis avec eux. Mais, monsieur , j'ai des parens aussi.

SAINT-ALBIN, *seul.*

Je les connoîtrai, j'irai , j'embrasserai leurs genoux ; et c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres , mais ils ont de l'honneur. Monsieur , rendez-moi à mes parens , rendez-moi a moi-même , renvoyez - moi.

SAINT-ALBIN.

Demandez-moi plutôt ma vie.

SOPHIE.

Faut-il tomber à vos genoux ? m'y voilà.

SAINT-ALBIN.

Vous , à mes pieds ! C'est à moi à me jetter à mourir aux vôtres.

SOPHIE.

Vous êtes sans pitié. Oui vous êtes sans pitié. Vil ravisseur , que vous ai-je fait ? Quel droit avez-vous sur moi ? je veux m'en aller. Qui est-ce qui osera m'arrêter ? vous m'aimez , vous m'avez aimée ?... Vous ?...

SAINT-ALBIN.

Qu'ils le disent.

SOPHIE.

Vous avez résolu ma perte ; oui vous l'avez résolue et vous l'acheverez. Ah , Sergi !

SAINT-ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi... Ah j'ai mérité la mort. Malheureux, qu'ai-je osé ? qu'ai-je fait ?

SOPHIE.

Pauvre Sophie , à quoi le ciel t'a-t-il réservé ? la misère m'arrache d'entre les bras d'une mère. J'arrive ici avec un de mes frères. Nous y venons chercher des secours et nous n'y rencontrons que le mépris et la dureté. Parce que nous sommes pauvres , on nous méconnoît. Mon frère me laisse ; je reste seule ; nne bonne femme voit ma jeunesse et prend pitié de mon abandon. Mais une étoile qui veut que je sois malheureuse , conduit cet homme-là sur mes pas , et l'attache à ma perte. J'aurai beau pleurer ; ils veulent me perdre , et ils me perdront. Et pourquoi cet oncle me poursuit-il aussi ? est-ce moi qui ai appellé son neveu ? Le voilà , qu'il parle , qu'il s'accuse lui-même. Homme trompeur , homme ennemi de mon repos, parlez.

SAINT-ALBIN.

Mon cœur est innocent.

SOPHIE.

Qui s'en seroit méfié ? il paroissoit si tendre, si bon. Je le croyois doux.

SAINT-ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne ?

SAINT-ALBIN.

Sophie...

SOPHIE.

Non, non, je ne vous aime plus. Je ne vous estime plus, non, non.

SAINT-ALBIN.

Que vais-je devenir ? Ma sœur, Germeuil, vous connoissez tout ce que j'ai souffert, c'est à vous d'obtenir ma grace.

CECILE, *s'approchant.*

Mademoiselle...

GERMEUIL.

Il vous adore.

SOPHIE.

Eh bien, qu'il me le prouve. Qu'il me défende contre son oncle ; qu'il me rende à mes parens; qu'il me renvoie, et je lui pardonne.

Mlle. CLAIRET, *entrant*

Mademoiselle, on vient ; c'est monsieur votre père.

SAINT-ALBIN.

Ah, Sophie, cachez-vous.

*Sophie s'en va avec Mlle. Clairet*

---

## SCENE VI.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL, D'ORBESSON.

D'ORBESSON.

Je vous cherchois.... Mais à votre trouble, je juge que vous ne me souhaitez pas... Ils ne me répondent point... Qui m'eût dit qu'un jour ma présence les importuneroit ?... Où est le temps où j'avois toute leur confiance, et où ils venoient déposer dans mon sein leurs plaisirs et leurs peines ? Maintenant, froids, immobiles et muets, ils gardent un silence qui les accuse... Mon fils s'éloigne... Celui que j'appellois mon ami n'ose m'approcher. Ma fille baisse la vue et craint mon regard. Je n'ai plus d'amis, plus d'enfans... Je suis seul... Saint-Albin, rends moi mon fils, rends-moi le... Cécile... Germeuil... C'est en vain que je leur tends les bras... Je ne puis supporter cet acceuil... Retirez-vous... Retirez-vous, vous, dis-je... Ils s'en vont, ils me laissent... Attendez, je ne vous arrêterai pas long-tems, je me hâterai de vous instruire de mes volontés, et de rendre, par mon absence, la liberté dont je vous prive.

## SCENE V.

LES PRECÉDENS, LE COMMANDEUR, Mr. LE BON.

D'ORBESSON, *au Commandeur.*

MON frère, dans un moment, je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci; serviteur. *Il s'en va.*

Mr. LE BON.

Monsieur, j'ai parlé à cette femme.

D'ORBESSON.

Allez m'attendre chez-moi. *Monsieur le Bon s'en va.*

D'ORBESSON.

Saint-Albin, il est tems que vous alliez où le devoir et l'honneur vous appellent. Demain tout sera prêt pour votre départ.

SAINT-ALBIN.

Mon père...

D'ORBESSON.

Point de réplique. C'est l'ordre de vos supérieurs et le mien. *Saint-Albin s'en va.*

D'ORBESSON.

Germeuil il est tems de reconnoître les services que vous m'avez rendu, et d'acquiter ce que je dois à la mémoire d'un ami qui m'a fait ce que je suis. Que sous huit jours au plus tard je sache le parti que vous voudrez prendre. Cécile, si vous persistez un mois encore dans vos vues, je ne m'y opposerai plus. J'en avois d'autres, mais il n'y faut plus penser. Je disois en les regardant tous les deux... Voilà celui qui fera le bonheur de ma fille : elle relevera la famille de mon ami.

CECILE.

Qu'ai-je entendu !

## SCENE VI.

CECILE, GERMEUIL, D'ORBESSON, M. LE BON.

M LE BON

MONSIEUR la chose est pressée.

D'ORBESSON, *à M. le Bon.*

Je vous suis. (*à Cécile et à Germeuil*) Je vous laisse. Allez retrouver Saint-Albin et soyez contens. (*à part*): Je percerai leur complot odieux. *Il s'en va.*

## SCENE VII.

CECILE, GERMEUIL, Mademoiselle CLAIRET.

CECILE.

EH bien, Germeuil ?

Mlle. CLAIRET.

Monsieur... Mademoiselle...

GERMEUIL.

Qu'est-il encore arrivé ?

Mlle. CLAIRET.

Cette femme. . .

GERMEUIL.

Qui ?

Mlle. CLAIRET.

Cette Bonne de Sophie. . .

GERMEUIL.

Qu'a-t-elle fait ?

Mlle. CLAIRET.

Elle venoit ici, mandée par monsieur le Bon. Elle apperçoit Deschamps à la porte, elle le reconnoît. Il veut l'empêcher d'entrer : il se fait du bruit, votre oncle accourt, s'empare de l'un et de l'autre, et je viens vous en avertir.

GERMEUIL.

Mais les voici, je crois.

CECILE.

Ce sont eux.

GERMEUIL.

Allons (*à Mademoiselle Clairet*). Vous, mademoiselle, restez et tâchez de savoir ce qui se passera.

---

## SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, Madame HEBERT, DESCHAMPS, Mademoiselle CLAIRET, *à l'écart.*

LE COMMANDEUR, *à Deschamps.*

ACHEVE de t'expliquer, coquin, ou j'envoie chercher quelqu'un qui t'apprendra ce que l'on gagne à se prêter à de pareils forfaits.

Me. HEBERT.

Oui, monsieur; c'est lui qui accompagnoit le méchant, qui me la ravie; je les ai suivis le plus loin que j'ai pu, je reconnois bien celui-ci.

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas.

Me. HEBERT.

Monsieur est bon. Il ne vous perdra pas; mais ne lui cachez rien.

LE COMMANDEUR.

Et c'est ma niéce qui la reçue.

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et le maraut qui suivoit le carosse, c'est toi ?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'est germeuil ?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Oh pour le coup je les tiens.

Me. HEBERT.

Monsieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit

les bras, et elle me disoit adieu, je ne vous reverrai plus. Monsieur, que je lui parle, que je la console.

LE COMMANDEUR.

Cela ne se peut... Quelle découverte !

Me. HEBERT.

Que dirai-je à ceux qui me lont confiée, quand ils me la redemanderont ? Qu'on me la rende ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR.

Cela se fera, je l'espère ; mais pour le moment disparaissez. Si l'on vous voit, je ne réponds de rien. Allez dans mon appartement... Et toi, coquin, suis cette femme chez moi... Demeures-y, et songe que si l'on t'apperçoit, et que lon sache qu'elle ma parlé, c'est fait de toi.

## SCENE IX.

LE COMMANDEUR, *seul.*

LA maîtresse du frère dans l'appartement de la sœur, à côté de toi, d'Auvilé, et tu ne l'as pas deviné ! Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là dedans. C'est qu'il ne faut rien négliger ; il y a toujours à apprendre où l'on fait du bruit. Voilà la maison livrée au désordre, des enfans perdus, et un père bien avancé... Mais pourquoi m'effaroucher, comme je fais ? Quoi ! trois ou quatre cervelles folles triompheroient de ma prudence ! De par le diable qui les mène tous, cela ne sera pas. Voyons, que nous reste-t-il à faire : elle est ici. Ils ont mon ordre. Mais il n'en existe pas moins, et je saurai bien trouver le moyen de le faire mettre à exécution. Eloignons le père, servons ces enfans ingrats, malgré qu'ils en aient, sauvons-les s'il se peut du ridicule et du déshonneur ; ce doit être mon ouvrage, puisqu'il ne reste que moi de sensé dans la famille.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

M. D'ORBESSON, GERMEUIL, M. LE BON.

D'ORBESSON, *irrité, à Germeuil.*

OUI, c'est vous qui égarez mes enfans. C'est vous qui avez emmené la maitresse de votre ami. Jusques à quand avez-vous résolu de vous jouer d'eux, de mon frère et de moi ; connoissez tout l'intérêt que je prends a cette infortunée, et tremblez de mettre ma patience à une plus longue épreuve. Qu'elle se trouve, vous dis-je ; je ne vous accorde qu'un instant pour me la rendre, et me répondre, et du lieu où vous l'avez célée, et du temps qu'elle y a passé. Si vous balancez encore à me satisfaire, jugez à mon trouble ce que vous aurez à redouter de mon indignation.

Monsieur le Bon, délivrez moi de ces importuns qui m'obsèdent. Je ne veux ni sortir, ni recevoir personne aujour-

d'hui ; et qu'on m'avertisse quand mon frère sera rentré. *Ils s'en vont.*

GERMEUIL, *seul.*

J'égare ses enfans ! Voilà la récompense de la vertu, et le succès des vues les plus honnêtes. Prudence vaine et trompeuse, de quoi m'auras-tu servi ?

## SCENE II.

GERMEUIL, CECILE.

CECILE, *consternée.*

TOUT est perdu. Mon oncle sait qu'elle est ici.

GERMEUIL.

Et votre père me la redemande, et ne me laisse qu'un instant pour la lui rendre. Sommes-nous assez malheureux ?

CECILE.

O Dieu ! Ah, Germeuil ; pourquoi vous ai-je cru. Que n'écoutois-je mon pressentiment ?

GERMEUIL.

Voyez mon désespoir, et m'épargnez le reproche.... Mademoiselle, je ne puis plus rien pour votre frère, et c'est à vous qu'il faut songer. J'acheve ma ruine, ou je vous tire des embarras cruels où je vous ai jetée.

CECILE.

Quel est votre dessein ?

GERMEUIL.

Voilà votre frère. Arrêtez-le ; sur-tout gardez-vous de l'alarmer.

## SCENE III.

LES PRÉCEDENS, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN.

CÉCILE, viens consoler un infortuné qui succombe à sa peine.

CECILE.

Venez, mon frère.

SAINT-ALBIN.

Dans un même jour, maudit d'un père, poursuivi par un oncle ! abandonné de ce que j'aime.... Je la croyois perdue : et au moment où je la retrouve, il veut accepter le déshonneur, ou s'en arracher.... Ah, Cécile, je m'en vais donc loin de toi, loin d'elle ; et où la laisse-je ? ... Je ne la reverrai plus ! je ne la reverrai plus !

CECILE.

Si vous avez vos peines, Germeuil et moi n'en éprouvons-nous pas ?

SAINT-ALBIN.

Où est-il cet ami ? Je voudrois aussi l'embrasser.

CECILE.

Hélas ! je ne sais où il est allé.

SAINT-ALBIN.

Elle n'a plus que vous et lui.

CECILE.

Je plains son sort. Je plains le vôtre.

SAINT-ALBIN.

Je vous la recommande à tous deux, par ses charmes, sa jeunesse, son innocence, sa misère et son malheur que j'ai faits ! ... Ma sœur n'oubliez pas que les asyles sont sacrés.

CECILE.

Je suis sous l'autorité d'un père.

SAINT-ALBIN.

Vous connoissez les droits de l'infortune.

CECILE.

Je crains tout de mon oncle. De quels dangers nous sommes environnés ?

SAINT-ALBIN.

Cécile, je le sens, vous me préparez au comble du malheur... Ah ! s'il faut que je meure, finissez du moins mon supplice d'un seul coup.

## SCENE IV.

CECILE, SAINT-ALBIN, M. LE BON, Mlle. CLAIRET.

CECILE, *à Monsieur le Bon*

Vous cherchez Germeuil ?

M. LE BON.

Monsieur votre pére demande pourquoi il n'est pas encore obéi.

SAINT-ALBIN.

Je suis trahi.

Mlle. CLAIRET.

Mademoiselle, votre oncle est rentré, et nous sommes tous en alarmes.

SAINT-ALBIN, *en sortant.*

Ciel !... Sophie... Je cours, et la mort à qui osera l'approcher.

Mlle. CLAIRET.

Voici Monsieur votre oncle.

CECILE.

Mon frère... Que va-t-il faire ?... O mon pere, que vous répondrai-je ? Comment soutenir la présence de mon oncle ? Mes genoux se dérobent sous moi. Asseyons-nous ; faisons quelque chose qui me dispense de le regarder.

## SCNE V.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à Mademoiselle Clairet.*

Je t'y prendrai... Ma nièce, tu as la une femme de chambre bien alerte. On ne sauroit faire un pas sans l'avoir sur ses talons... Mais comme te voilà rêveuse et délaissée.

CECILE.

Il est vrai... que... Ah !

LE COMMANDEUR.

La voix et les mains te tremblent ?... C'est une cruelle chose que le trouble. Ton frère n'en a plus tant à présent : il prend, ce me semble, assez doucement son départ. Voilà comme ils sont tous. D'abord, c'est un désespoir à se noyer, à se pendre; tournez la main, pist, il n'y paroît plus. Je me trompe fort, oh ! il n'en seroit pas de même de toi : si ton cœur se prend une

fois, cela durera. CECILE.

Encore ? LE COMMANDEUR.

Ton ouvrage va mal ? CECILE.

Fort mal. LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil et ton frére sont-ils maintenant ? Assez bien, je crois. Cela s'est apparemment éclairci. Tout s'éclaircit à la fin ; et puis on est si honteux de s'être mal conduit ! Tu ne sais pas cela, toi qui as toujours été si réservée, si circonspecte. CECILE.

Je n'y tiens plus. ( *Haut* ). J'entends, je crois, mon pére.

LE COMMANDEUR.

Tu n'entends rien... C'est un étrange mortel que ton père toujours affairé sans savoir de quoi ; toujours regardant, et ne voyant rien. Mais revenons à l'ami Germeuil. Je n'ai pas changé d'avis sur son compte au moins.

CECILE.

Je le crois. LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'est-ce pas ? Je lui découvre tous les jours quelque qualité, et je ne l'ai jamais si bien connu. C'es un garçon surprenant... mais tu es bien pressée.

CECILE.

Mon père tarde à revenir, et j'en suis inquiete.

## SCENE VI.

LE COMMANDEUR, *seul*.

INQUIETE ? je te conseille de l'être, tu ne sais pas ce qui t'attend... Il eût pourtant été bien à souhaiter que son père se fût éloigné d'ici ; mais j'ai eu beau lui susciter des affaires au dehors, il étoit dit qu'il resteroit cloué chez lui. Voyons donc à nous retourner ; montrons-lui tout le désordre de ses enfans ; et s'il n'est pas possible de l'entraîner dans le seul parti sensé qu'il restoit, ôtons-lui du moins le pouvoir de s'y opposer.

## SCENE VII.

LE COMMANDEUR, M. D'ORBESSON.

D'ORBESSON.

EH bien, mon frère, que peut-il vous rester à m'apprendre ?

LE COMMANDEUR.

Presque rien ; mais attendez un moment. (*à Mlle. Clairet qu'il surprend au guet*). Mademoiselle, approchez. Ne vous gênez point ; vous entendrez mieux.

D'ORBESSON.

A qui en avez-vous ? LE COMMANDEUR.

A la femme de chambre de votre fille qui nous écoute.

D'ORBESSON.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre mes enfans, et vous les avez séparés de moi et vous les avez mis en société avec leurs gens. LE COMMANDEUR.

Non, mon frère, non ; ce n'est pas moi qui les ai séparés de vous ; c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop près. S'ils sont, comme vous dites, en société avec leurs gens, c'est qu'il leur falloit quelqu'un qui les servit

dans leur mauvaise conduite, dans leur mauvaise conduite, entendez vous ? Il n'y eût jamais ici de subordination, il n'y a plus ni décence, ni mœurs. D'ORBESSON.

Ni mœurs ? LE COMMANDEUR.

Ni mœurs. D'ORBESSON.

Expliquez-vous. LE COMMANDEUR.

C'est bien mon dessein.

---

## SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, M. D'ORBESSON, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Je sais, monsieur, ce que monsieur votre frère avoit à vous dire, et je vais vous l'apprendre.

LE COMMANDEUR, *étonné*

Quoi ? Quoi ? GERMEUIL.

Sophie, que vous me redemandez avec tant d'instance est ici, et je vous avoue qu'elle y a toujours été.

D'ORBESSON.

Chez moi ! GERMEUIL.

Oui, monsieur, chez vous; et c'est moi qui l'y ai conduite.

LE COMMANDEUR.

Oui ; et c'est votre fille qui l'a retirée.

D'ORBESSON.

Ma fille ! GERMEUIL.

J'ai, sans la consulter, amené l'innocence à ses genoux. J'ai mis votre fille dans la nécessité ou de la recevoir ou de l'abandonner à sa perte.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, mon frère. La maîtresse de votre fils chez vous, dans l'appartement de votre fille ; et l'on a osé vous faire cet outrage ? Et l'on ose vous l'avouer ? Et vous le souffrez ?

GERMEUIL.

Elle est en votre puissance, et vous pouvez à votre gré disposer de son sort et de la vie de votre fils ; mais j'ai dû la ravir à la poursuite de monsieur et de votre fils, et votre maison étoit l'unique asyle sûr que je pusse lui proposer.

D'ORBESSON.

Je respire. LE COMMANDEUR.

L'asyle est bien choisi ; qu'en dites-vous ? Sentirez-vous enfin le désordre où vos enfans sont tombés ? et tout le mépris qu'on fait ici de votre autorité ?

D'ORBESSON.

Mon frère, nous sommes trop heureux. Mes peines vont finir. Germeuil, allez ; amenez ici cette infortunée, et que je la voie sur le champ. *Germeuil sort.*

LE COMMANDEUR.

Avez-vous la tête perdue ? homme insensé, père aveugle !

D'ORBESSON.

Homme impitoyable, cessez de me tourmenter ; et sachez que d'un seul mot, je pourrois vous faire mourir de honte et de douleur. (*Ici il se fait du bruit au dedans*). Qu'est-ce que ce bruit ?

## SCENE IX.

LE COMMANDEUR, M. D'ORBESSON, M. LE BON, Mme. HÉBERT, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET.

M. LE BON.

Monsieur, accourez.

D'ORBESSON.

Qu'y a-t-il?

M. LE BON.

Monsieur, des épées, un exempt, des gardes, accourez, si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

LE COMMANDEUR.

De quoi vous mêlez-vous.

## SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE, UN EXEMPT, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, PLUSIEURS GARDES. (*Saint-Albin ecarte l'Exempt et les Gardes.*)

SAINT-ALBIN, *en dedans.*

Sur votre vie, n'approchez pas.

CECILE.

Mon père?

SOPHIE.

Monsieur?

SAINT-ALBIN, *à Germeuil qui le retient.*

Laissez-moi.

LE COMMANDEUR.

Monsieur l'exempt faites votre devoir.

SAINT-ALBIN.

Auparavant il faut m'ôter la vie.

LE COMMANDEUR.

Faites votre devoir.

D'ORBESSON.

Regardez-la.

SOPHIE.

C'est vous, mon oncle! Secourez-moi.

LE COMMANDEUR.

Que vois-je?

SAINT-ALBIN, *à Cécile.*

Sophie, nièce de monsieur d'Auvilé.

D'ORBESSON.

Oui, monsieur, c'est votre nièce. Achevez à présent votre projet, et déshonorez votre sang.

SOPHIE.

Mon cher oncle.

LE COMMANDEUR.

Que faites-vous ici? Que ne restiez-vous dans votre province? Pourquoi n'y pas retourner quand je vous l'ai fait dire?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai, je m'en retournerai: ne me perdez pas.

D'ORBESSON.

Venez, mon enfant, levez-vous.

Me. HEBERT.

Ah! Sophie.

SOPHIE.

Ah! Madame.

D'ORBESSON, *à l'Exempt.*

Monsieur, retirez-vous, et n'ayez aucune inquiétude sur

la suite de cette affaire, je réponds de tout. ( *à Sophie.* ) Rassurez-vous, mon enfant. Ce n'est que par une tendresse et des bienfaits proportionnés aux peines que vous avez eues, que votre oncle peut se réconcilier avec lui-même et avec vous.

SAINT-ALBI

Mon père !

D'ORBE

J'entends. Venez Sophie.

LE COMMA

Vous la voulez donc pour votre

D'ORBES

Voyez : où sont les parens qui

LE COMMA

Tu la veux pour ta femme ?

SAINT-ALBIN.

Si je la veux !

LE COMMANDEUR.

Aye-la, j'y consens ; aussi bien je n'y consentirois pas qu'il n'en seroit ni plus ni moins. ( *à M. d'Orbesson* ). Mais c'est à condition que vous me fassiez justice de votre fille et de cet homme-là.

CÉCILE.

Mon père, vous ne condamnerez pas votre fille sans l'avoir entendue ?

D'ORBESSON.

Je vous pardonne... Cécile je vous pardonne : que me demandez-vous ?

SAINT-ALBIN.

D'assurer aussi leur bonheur. Ils s'aiment. Mon père livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau de notre vie. Germeuil, approchez.

D'ORBESSON.

Mes enfans... vous aimez Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti ?

D'ORBESSON.

Et pourquoi me l'avoir célé ? Germeuil, depuis long-temps je vous avois destiné ma fille, et j'ai aujourd'hui un nouveau motif pour vous l'accorder.

LE COMMANDEUR.

Fort bien, voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance. Il falloit qu'elle se fit, et Dieu merci la voilà faite. Soyons tous bien joyeux. Adieu, nous ne nous reverrons plus.

D'ORBESSON.

Mon frère.

LE COMMANDEUR, *en s'en allant.*

Adieu.

D'ORBESSON.

Il changera d'avis. Il nous restera.

Mlle. CLAIRET.

Ne fût-ce que pour tourmenter leurs enfans.

D'ORBESSON.

Cécile, Saint'Albin, approchez. Germeuil; venez, Sophie. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Soyons tous heureux. ( *Il les unit et ajoute* ). Le jour qui vous unira sera le plus solemnel de votre vie, puisse-t-il être aussi le plus fortuné ? Allons... O qu'il est cruel... qu'il est doux d'être père !

*FIN.*